

« Bébé bouquine... moi aussi ! »
Pour vivre ensemble, lire ensemble ?

A priori, même si l'histoire montre qu'il n'en a pas toujours été ainsi, la lecture est un acte intime et solitaire. Immobile, aussi. Et pourtant, ceux qui lisent ne le nieront pas, il y a de la rencontre, et du déplacement, dans et autour de cette affaire. Aujourd'hui, un enjeu serait de permettre à ceux pour qui la pratique du récit s'est perdue dans le déracinement et l'exil, et/ou dans l'avènement d'une société marchande, de retrouver le fil. Une approche interculturelle, l'éveil au livre ? Nous l'allons montrer tout à l'heure...

Des livres pour vivre

Mais pour commencer, précisons un peu le tableau. Tout d'abord, qu'est-ce que l'éveil au livre ? On s'est avisé, il y a quelques trente ans, en France, que si les enfants rencontraient de sérieuses difficultés avec la lecture, difficultés conditionnant le reste de leur existence, c'est parce que tous n'étaient pas égaux dans les possibilités que leur offrait leur environnement d'accéder non seulement au livre, mais d'abord et surtout à ce qu'on appelle la langue du récit. Par opposition à la langue utilitaire et souvent injonctive qu'ils entendent quotidiennement (Viens ! Donne ! Attends ! On y va, etc...), la langue du récit offre une structure proche du langage écrit, structure portée par une prosodie à laquelle le bébé tout petit déjà réagit et qui s'imprime en lui, favorisant ainsi la construction de la pensée, du langage, et par la suite l'entrée dans la lecture. Les bébés ont besoin de lait, de caresses et d'histoires, disait Marie Bonnafé, une des fondatrices de l'association ACCES (actions culturelles contre les exclusions et les ségrégations), pionnière dans ces démarches d'éveil au livre. Ce que cette phrase sous-entend en prenant bien sûr appui sur les travaux de Winnicott, c'est que ce lait, ces caresses et ces histoires ne s'inscrivent (!) que s'ils sont sous-tendus par une relation, et un corps-à-corps qui procurent au tout-petit un ancrage sans lequel la recherche de sens, qui est une des grandes activités humaines (, sinon la seule) qui permette de vivre, s'éteint.

Forts de ces constatations, et habités par le sentiment d'urgence que génère la fragilité de notre tissu social, les fondateurs d'ACCES, René Diatkine, Tony Laîné, et la sus-mentionnée Marie Bonnafé, ont résolu de mettre en œuvre une pratique qui restaure ou entretient cette formidable capacité qu'a l'être humain de « s'accorder » à ses proches, en proposant de partager avec eux une exploration des albums de jeunesse. Ont alors vu le jour des rencontres pour les tout-petits et leur famille autour du livre, dans des lieux comme les salles d'attente de consultations du nourrisson, des lieux d'accueil parents-enfants, institutions pour la petite enfance, bibliothèques, espaces de rencontres interculturelles, etc... Depuis peu, ces démarches se développent en Suisse romande, entre autres par le biais de l'Institut suisse Jeunesse et Médias, qui depuis deux ans a mis sur pied le projet « Bébé bouquine...moi aussi ! ».

Des tout-petits, des parents, des livres

Alors que se passe-t-il dans ces instants d'éveil ? Rien de spectaculaire, pourrait-on dire, si l'on y regarde avec les yeux « dopés » au sensationnel que la société nous greffe pour vendre son bonheur en plastique pailleté. Mais pour qui sait voir, il y a de la magie dans ces brèves rencontres. Une intervenante lectrice, au gré des envies de chacun, partage la lecture de ces ouvrages, allant de l'un à l'autre, des uns aux autres, tissant ainsi un cocon invisible, sans imposer une manière de prendre le livre, en laissant chacun libre de ses interactions avec cet objet extraordinaire. Certains, fins connaisseurs, le portent directement à la bouche, d'autres, entre la lecture de deux pages, en font un chapeau, d'autres enfin, mettant en acte le mouvement intérieur que cette découverte suscite, se promènent de long en large, le livre sous le bras ou dans un panier de fortune,. Il y a aussi ceux qui vident et remplissent consciencieusement le contenu des corbeilles, ceux qui écoutent sans bouger et redemandent inlassablement la même lecture, et ceux, enfin, qui suivent de loin et ne perdent pas une miette. Quant aux plus âgés, ils découvrent avec étonnement et non sans fierté l'intérêt insoupçonné de leur bébé pour cet objet et la voix qui l'enrobe. Aucune leçon, aucune obligation : seule compte la priorité de créer un rapport favorable à l'écrit chez petits et grands et d'inciter les familles à rechercher ces moments d'oralité et d'intimité ludiques qui préviennent les troubles de la relation et les difficultés d'apprentissage.

L'éveil au livre : un espace de rencontre interculturelle

Partageons maintenant quelques réflexions qui émergent de ces rencontres avec les familles d'ici et d'ailleurs. Pour « Bébé bouquine... moi aussi ! », le chemin ne fait que commencer, le recul manque un peu, espérons cependant que nos propos contiennent une once de vérité qui inspire le lecteur.¹

Avant de considérer la dimension interculturelle la plus évidente de cette démarche, à savoir le public qu'elle concerne, revenons sur quelques aspects linguistiques et conceptuels. Il y a une sorte de redondance à qualifier une rencontre d'interculturelle. Mais ce sur quoi cette redondance semble mettre l'accent et que l'on retrouve justement dans ces approches d'éveil au livre, c'est que mettre en présence des mondes, de chair et d'os et de papier, ne signifie pas qu'une rencontre ait lieu. En effet, s'il suffisait de vivre à côté pour vivre avec, cela se saurait. Il va bien falloir que l'on se parle, et même que l'on (se) raconte. Oui, mais comment, quand les langues diffèrent, et quand à vrai dire, même communes, elles diffèrent toujours ? Quand nos mondes sont inconnus l'un à l'autre et même dans une large mesure à chacun de nous ? Il y a un tissage à élaborer.

Dans cette démarche d'éveil au livre, l'intervenante, entre autres, fait la navette, et son support est de papier. A la fois invariable dans sa présentation, mais propre à susciter une infinité d'interprétations, le livre, dans cette approche qui se distingue en cela de toute visée d'apprentissage scolaire, constitue un interface de liberté, de créativité, de jeu, et en tant que

¹ Un film présentant la démarche « Bébé bouquine...moi aussi » est disponible auprès de l'Institut suisse Jeunesse et Médias, tél : 021.311.52.20, info@isjm.ch

tel un puissant dérivatif à l'angoisse de la rencontre et à la peur de l'étranger. Encore faut-il, pour que cette voie s'ouvre, se frayer un chemin entre les récifs qui barrent l'accès au rivage de l'Autre.

La barrière de la langue

Dans les lieux que nous visitons, une bonne partie des parents ne sont pas francophones. Ils rencontrent pour certains une difficulté majeure à entrer dans la langue du récit, même dans leur langue maternelle. Parmi l'ensemble des albums mis à disposition, un éventail de livres en différentes langues empruntés aux Bibliothèques interculturelles (dans la mesure où elles en disposent) sont proposés. Beaucoup de parents allophones tentent d'abord de lire à leur enfant une histoire en français, l'album que leur enfant leur tend, ou celui qui se trouve à côté d'eux. Prisonniers de souvenirs scolaires pénibles, ils ne se donnent pas (encore) la liberté de choisir. Certains pensent que c'est ce qui est attendu d'eux, et le travail de l'intervenante lectrice va consister à les en détromper. D'autres pensent rendre service à leur enfant en « effaçant » leur langue maternelle, pour éviter les confusions, le mélange des langues... comme cette maman turque qui tenait mordicus à parler et lire en français, parce que son pédiatre avait dit qu'il valait mieux, ou comme cette autre, d'origine mexicaine, bilingue, qui refusait catégoriquement de lire en français le livre choisi par son enfant pour maintenir la répartition établie avec son mari : à elle les livres en espagnol, à lui les livres en français... D'autres enfin ne s'approchent pas du livre simplement parce qu'ils ne s'en sentent pas capables et préfèrent penser que ce n'est pas fait pour leur tout-petit.

Langue blessée ne peut parler

Plusieurs raisons à cette difficulté. Tout d'abord, entrer dans l'écrit, c'est accueillir la parole de l'absent pour évoquer ce qui n'est pas là. Cette pratique, par la disponibilité et l'écoute qu'elle suppose, est susceptible de faire émerger le souvenir de la terre d'origine, donc rappelle le manque et suscite, au mieux, de la nostalgie. Forcément, elle signe l'absence d'un environnement familial ascendant, dont le rôle est de transmettre une mémoire et place le parent dans la position de seul porteur d'un passé dont il n'a peut-être pas encore lui-même intégré la trace, ou à l'égard duquel sa fraîche intégration suscite de l'ambivalence, oscillant entre idéalisation et rejet pur et simple.

Un autre obstacle que rencontrent ces parents : la difficulté avec l'écrit n'est pas seulement due à l'écueil de la langue et à la perte d'un environnement, elle préexiste souvent chez les personnes qui dans leur langue maternelle ont été très peu scolarisées, voire pas du tout, et qui de ce fait, mais pas seulement, ont déjà un rapport à la langue meurtri. Les personnes que nous rencontrons dans ces lieux, en rupture avec leur terre d'origine, sont aussi parfois porteuses d'une discontinuité béante dans le lien avec l'environnement familial, en amont de leur migration, soit que celui-ci ait été totalement indifférent à leur sort lorsqu'ils étaient enfants, soit qu'il leur ait fait subir des tourments qui ont pour longtemps bloqué la capacité de se raconter et de raconter, ou de donner du sens à un récit écrit. C'est toute cette fracture que le parent risque de transmettre à son enfant, fracture aggravée le plus souvent par les raisons et le vécu de la migration. Cette

mutilation lorsqu'elle se vit dans la toute petite enfance est résorbable, s'il se trouve dans l'environnement de l'enfant ne serait-ce qu'une personne qui de façon répétée et durable entretient avec l'enfant une relation de plaisir et de confiance autour des premières vocalises, des premiers mots, des premières phrases, et lui offre en retour des paroles qui nomment, qui reconnaissent, qui entendent.

Ce que parents et enfants vivent dans cette approche d'éveil au livre est un apprivoisement mutuel en même temps que l'apprivoisement d'une langue-qui-raconte. Ce travail est de nature à ouvrir des portes, anciennes et ignorées, et peut leur permettre de recréer une continuité tacite avec leur histoire. Chacun est en effet le résultat et le héros d'une histoire unique et en partie secrète. La capacité d'accueillir l'Autre, qui est une définition de l'interculturel, c'est au fond la capacité de prendre en compte cet aspect à la fois propre à chacun et universel, et de le reconnaître comme tel. C'est la capacité de fabriquer avec nos histoires respectives dites et non-dites, une histoire d'ici et maintenant qui parle de nous.

Créer du lien et de la continuité

Cette dimension est inscrite au cœur même et à tous les niveaux de la conception et de la pratique de notre démarche d'éveil au livre. Ce qui s'élabore en amont et autour avec les partenaires institutionnels, c'est-à-dire la création d'une culture commune avec les professionnels, permet en effet qu'une communauté de l'instant se crée autour du livre et du récit, un peu comme on dit d'une mayonnaise qu'elle prend. Cet espace de rencontre devient ainsi un espace de mise en sens. Un tel phénomène est aussi rendu possible par l'instauration d'un cadre invariant, qui a pour fonction, comme dans l'improvisation musicale, de permettre une extrême variabilité. Un espace est aménagé : il suffit d'un tapis, entouré sur deux ou trois côtés de coussins, de canapés et de chaises, sur lequel des livres sont mis en évidence, certains dans des corbeilles, d'autres disséminés ça et là, en attente. Une fois mis en place, cet aménagement doit se retrouver de fois en fois. De même, le fond de livres proposé n'est soumis qu'à de légères variations, de manière à permettre des retrouvailles, parfois même longtemps après la première lecture partagée de l'ouvrage. Arrêtons-nous un moment sur ce qui caractérise ce fond.

Du choix des livres

La question est cruciale. Les albums mis à disposition dans des corbeilles, disposés à même le sol sur des tapis, parsemés sur les chaises, ont pour point commun d'avoir été choisis par l'intervenante, pour leurs qualités artistiques et littéraires, et pour ce qu'ils sont à même de susciter comme émotions et questionnement. Ils doivent aussi faire preuve d'un discernement et d'un cheminement vis-à-vis des stéréotypes récurrents qui peuplent les productions pour la jeunesse (et pas seulement pour la jeunesse). Ils doivent, pour la plupart, présenter très peu de texte, voire pas du tout, et surtout être aimés de l'intervenante lectrice. Leur relecture doit susciter un bonheur et des interprétations sans cesse renouvelés. Fort bien. Mais cela ne suffit pas, car il est d'autres critères à mettre en œuvre, notamment pour les livres en langues étrangères, si l'on ne veut pas

reconduire de façon insidieuse le processus d'exclusion culturelle. Il se trouve que, dans certains pays, l'édition pour la jeunesse en est à ses premiers pas. La production est donc moins « formatée » que celle de nos contrées, pour le meilleur et pour le pire. Mais le manque de moyens, en même temps parfois que le recours au livre pour transmettre des principes éducatifs, aboutissent à la production d'ouvrages discutables (ce qui, bien sûr, n'est pas propre qu'aux éditions d'ailleurs, loin s'en faut !). Alors que faut-il faire ? Il est fondamental qu'enfants et parents rencontrent des ouvrages dans lesquels ils se retrouvent, qu'ils soient invités à raconter, à partager une lecture dans leur langue maternelle, et que les parents soient mis en position d'experts aux yeux de leur enfant pour la compréhension d'un texte inaccessible à l'intervenante lectrice. Mais cette exigence forte doit-elle réduire au silence celle de la qualité, notion elle-même discutable, quand on sait que les choix éditoriaux sont le reflet des valeurs et des lieux communs de toute société, dont notre société « nantie » ? La réponse, pour l'instant, est oui. C'est à ce niveau que la posture de l'intervenante lectrice est fondamentale. Son travail consiste à repérer ses propres a priori sur les ouvrages, à nommer ce qui la questionne, de manière à partager et enrichir ce questionnement avec les familles. Bien sûr, avec légèreté et humour, de préférence, tout en étant attentive à l'attachement que petits et grands peuvent éprouver pour certains albums. Car ce que tout un chacun a à cultiver dans cette approche d'éveil au livre, c'est la capacité de questionner le texte, de ne pas « gober » ce qui est proposé, en bref de se vivre et de se situer comme un interlocuteur doué d'intelligence.

De l'écrit, de l'écriture et du vent dans la voile

Par la mise en place d'un « milieu de lecture », où chacun développe à son rythme et selon son besoin des attitudes de lecteur au sein d'une communauté de l'instant, une continuité dans l'apparente discontinuité est donc assurée qui agit sur la cohérence interne des individus, sur ce qui fait qu'on se sent soi-même exister. Celle-ci, et c'est le dernier aspect que nous aborderons, se maintient d'autant mieux qu'elle s'ancre... (donc s'encre !) à travers le travail d'écriture associé à chaque rencontre.

D'une part, à la fin de la séance, il est proposé aux enfants et aux adultes d'inscrire leur prénom dans un « livre de bord », qui accueille ainsi la trace de leur passage, trace retrouvable, de fois en fois, même après plusieurs mois, ce qui n'en finit pas de réjouir les plus jeunes... D'autre part, l'intervenante rend compte de façon très précise de ce qu'elle a vécu dans la séance, des cheminements observés, des partages de lecture. Elle garde en mémoire le prénom des enfants et des adultes, les livres qui ont été aimés, les dialogues avec certains parents. Cette élaboration, qui se fait dans l'après-coup, en solitaire, constitue une sorte de « rêverie maternelle », impalpable mais essentielle. Lorsque l'intervenante retrouve un contexte, c'est comme si elle l'avait quitté la veille, et les participants, enfants et adultes, arrivent dans un lieu où ils sentent que leur place est encore chaude.

Création d'un milieu de lecture, co-création d'une culture commune, inscription de chacun dans une communauté de l'instant, continuité dans l'apparente discontinuité, tout ce dispositif et ce qu'il suscite ne sont pas de trop pour accompagner les familles dans les épreuves qu'elles affrontent

dans leur rencontre avec le monde de l'écrit et du récit, avec leur propre monde et avec le monde tout court. Nous émettons l'hypothèse aujourd'hui que cette articulation entre la prévisibilité du cadre, les surprises répétées qu'on est amené à y vivre, et leur trace consignée par une mémoire silencieuse est de nature à favoriser la recréation d'une continuité dans l'histoire dont parents et enfants sont porteurs, tout en concourant à l'instauration d'un lien entre les personnes et entre les mondes qui les habitent. On s'en doute, ce qui sous-tend cette approche d'éveil au livre est la conviction profonde que la lecture partagée favorisant l'appropriation du récit, et par ce biais la réappropriation de sa propre histoire, a une dimension émancipatrice. Pour reprendre Jean Foucambert², « entrer dans l'écrit, c'est le contraire de la soumission. C'est affirmer que si on comprend les choses, elles peuvent être différentes ». Et l'émancipation est nécessaire à la rencontre et au vivre ensemble : sans ne serait-ce qu'un début d'émancipation, je ne rencontre que le connu que je porte et projette, en bien ou en mal, en agréable ou en violent, mais je reste enfermé dans mes propres limitations. Cette approche enfin dit que seuls les mots nous sauvent des maux du monde, et qu'il n'y a d'espoir que par le partage répété et inlassable d'une histoire qui, recréée à chaque instant, parle à chacun.

Nathalie Athlan, responsable du projet pour l'Institut suisse Jeunesse et Médias, formatrice d'adultes, lectrice et conteuse.
nathalie.athlan@bluewin.ch

Références bibliographiques

- Athlan, N. (2005), « Bébé bouquine ! », in Parole, revue de l'Institut suisse Jeunesse et Médias, n°2/05.
- Athlan, N. (2005), « Trop petit pour lire ? », in Bulletin du Forum suisse sur la lecture, n°14.
- Bonnafé, M. (1994, 2001). *Les livres, c'est bon pour les bébés*. Paris : Calmann-Lévy.
- Golse, B., Missonnier, S. & al. (2005). *Récit, attachement et psychanalyse*. Ramonville Saint-Agne : Erès.
- Rateau, D. (1999). *Lire des livres à des bébés*. Ramonville Saint-Agne : Erès, coll. Mille et un bébés.

² Foucambert, J. (1986). « L'analphabétisme n'est plus ce qu'il était », in *Hommes et Migrations*, n°1098, 1986.